

La Parenthèse

Les petites moustaches

Les petites moustaches

1. Un tombeau bruyant

C'est donc ça, la mort ? Un abandon. Un renoncement.
L'impression vertigineuse de s'enfoncer dans le sol.
Corps plombé sans larme versée.

C'est ça, la mort ? Une solitude. La fin d'une bataille.
L'impression nauséuse de sentir son esprit chavirer,
flotter au-dessus de soi. Brouillard matinal qui hante la
surface du fleuve.

Anna plonge ses doigts dans le sol humide, hameçon
désespéré. Un silence glacé s'installe progressivement
dans son corps mais autour d'elle la jungle pavane.
Tombeau bruyant qui se moque des conventions.

La jungle va l'avaloir de ses lianes affamées et
continuer son chemin. Personne pour la veiller, personne
pour la pleurer. Anna évaporée.

C'est donc ça, la mort ? Un oubli parmi tous ces éclats
de vie. Singes hurleurs, insectes stridents, grenouilles
siffleuses, panthère aux aguets, qui sait ? Et tous ces
rires d'enfants.

Ces rires d'enfants...

Les petites moustaches

L'Étincelle

Les petites moustaches

Les petites moustaches

2. Ces sauvages

Grosvener House, Yorkshire, 10 juillet 1885

Le nez collé à la vitre gelée, elle expire doucement pour que son souffle lui ouvre une nouvelle page blanche. Là, avec son doigt, Anna trace des lignes, des lettres qui, à mesure qu'elles se réchauffent, viennent s'échouer comme des larmes esseulées sur le rebord de la fenêtre.

Un A qui forme une hutte dressée dans la jungle. Un F pour une lance jetée contre une hyène menaçante. Un R comme une femme porte son enfant sur le dos, à même la peau... Toutes ces images si longtemps observées dans un vieil album de cuir. « Afrique... », murmure-t-elle les lèvres posées sur le vitrage.

– Anna, veuillez décoller votre visage de cette fenêtre je vous prie. Ce n'est pas une attitude convenable et de plus vous risqueriez de prendre mal.

Anna sursaute lorsque Catherine fait claquer son gant sur une petite table de marbre ovale pour ponctuer son agacement.

– Il n'est donc pas suffisant que je sois souffrante ! lance-t-elle en pénétrant dans le large salon rouge du manoir où crépite, hâbleur, un feu de cheminée.

– Mère, n'a-t-il pas dit qu'il rentrait ce soir ? demande Anna, presque suppliante, en tournant son beau visage vers celui de Catherine, impassible.

– Ce soir, demain, cela ne change rien, répond Catherine dans un souffle acide. Votre père ne saurait être ponctuel et ses expéditions chez ces... sauvages n'ont fait qu'amplifier cette propension détestable. Cessez de rêvasser en fixant l'allée et allez vous changer pour le souper. Je n'ai pas l'intention de me coucher tard, soupire-t-elle en se dirigeant vers le hall d'entrée que dessert le grand escalier. Cette ennuyeuse conversation avec cousine Isabelle m'a épuisée. Je me sens si lasse.

Anna entend son pas martial s'éloigner.

Lançant un dernier regard vers la fenêtre, elle se mord la lèvre. Ce soir ou demain ? Cela change tout. Cela signifie encore de longues heures à tuer dans cette maison de campagne sinistre.

Évidemment, Catherine a souhaité rester ici pour l'automne, dans le Yorkshire, obligeant père à mettre au moins une journée de plus pour les rejoindre.

Anna déteste cet endroit. Ce manoir gris sur lequel se fixe l'humidité telle une gangrène nauséabonde, été comme hiver. Elle s'y sent comme dans une pièce sans porte ni fenêtre. Prisonnière du caractère taciturne de Catherine.

De la paume de la main, elle efface ses dessins sur la vitre et songe à leur maison d'Oxford.

Elle voudrait retrouver le bruit des sabots qui claquent sur les pavés, la voix aiguë du crieur de rue aux chaussures percées. Les sons de la vie. Surtout, elle aimerait pouvoir se réfugier dans l'immense bibliothèque de son père. Un amoncellement de livres, des montagnes d'aventures ! Lorsqu'Anna est à Oxford, elle y passe toutes ses journées. Une fois franchie la porte capitonnée, elle fait glisser ses doigts sur les ouvrages. Puis elle en saisit un au hasard et lit un passage à haute voix. Un échauffement.

Ensuite, Anna récupère les notes de la dernière expédition de son père sur son bureau. Elle tire ses épaules vers l'arrière et donne, avec force grands gestes, une conférence imaginaire. Elle brandit, pour preuve, des dessins de plantes au format gigantesque, des photographies de lions à la gueule béante et au pelage ensanglanté, des images de jeunes femmes au corps scarifié.

Elle dévore et relit sans lassitude les ouvrages de Mungo Park et de David Livingstone. À leurs côtés elle s'enfonce dans les profondeurs de l'Afrique noire, elle marche dans leurs pas d'explorateurs, repousse les limites du monde connu. Anna prend le pouls de ce continent mystérieux et de ses tribus qui nourrissent les fantasmes. Des sauvages et des cannibales pour Catherine et tant d'autres. Ceux qui parlent pour ne rien dire, feignant de tout connaître en buvant le thé petit doigt dressé. Pas pour Édouard, ce père tant admiré, qui voue à l'Afrique et ses peuples une fascination dévorante.

En fermant les yeux Anna entend sa voix, sent sa présence. Une voix veloutée dans un corps de géant.

« Première leçon d'exploration : Se méfier de la peur, ma fille. On dénigre l'inconnu avant tout par peur et paresse. Crois-moi, c'est elle qui aveugle le regard des esclavagistes et des colons. Écoute-moi bien Anna, l'autre doit s'observer en toute objectivité. Et je ne te parle même pas d'égal à égal, il faut pour cela une vraie grandeur d'âme. »

Anna revoit son père, traversant la bibliothèque à grands pas, parlant comme on enseigne, avec éloquence et conviction. Elle l'adore et pourtant il n'est pas le père le plus facile à vivre.

Édouard Darcy, fils de la noblesse anglaise, est un lord « raté » aux yeux de nombre de ses pairs. Aux soirées d'apparat, il a préféré s'engager dans une carrière de médecin et parcourir l'Afrique pour y étudier à peu près tout ce qui lui passait sous les yeux. Plantes, fleuves, fauves. Édouard se passionne aussi pour les hommes et les femmes croisés dans les forêts de l'ouest. Et là encore, ses discours progressistes et volontiers enflammés font tousser bien des gens lors des repas à Grosvenor House, où il est perçu comme un déraisonnable révolutionnaire. Au grand dam de Lady Darcy, sa chère épouse, coincée dans les ornières de la tradition et de la bienséance.

« Souviens-toi Anna : il ne faut jamais penser universelle notre vérité personnelle. Il faut accepter de rencontrer cet étranger, d'échanger. Et, in fine, il faut accepter sa propre transformation. »

Rencontrer, échanger... Anna soupire. Au fin fond du Yorkshire, il n'y a que des os de solitude à ronger et un silence oppressant qui se cogne sur les murs épais.

Père, où êtes-vous ?

3. Un monstre indocile

Anna s'approche de la cheminée du salon pour sentir d'un peu plus près la morsure de la flamme. Elle avance un pas de plus et ses yeux se dessèchent instantanément, ses joues s'empourprent.

– Mademoiselle, vous ne devriez pas !

La voix paniquée de Daisy la fait sursauter et Anna recule, menaçant de renverser la table basse d'un coup de hanche. L'imposante domestique se place entre la jeune femme et le foyer, tout en continuant de la mettre en garde. Cependant Anna reste hypnotisée par les bûches incandescentes. Serait-elle capable elle aussi de marcher sur des braises ? Son père a assisté à une telle expérience. La douleur doit être insoutenable.

« ... s'est enflammée instantanément, c'était atroce. Oh seigneur je m'en souviendrais toute ma vie. »

Daisy, le tablier bien trop serré sur la taille, fronce les sourcils.

– Vous ne pouvez me faire de telles frayeurs ! renchérit-elle d'une voix plaintive.

Saisissant doucement Anna par le poignet, comme on accompagne une vieille dame malade, elle la fait asseoir dans le fauteuil.

– Restez sagement ici, je vous en prie, dit-elle en lui tapotant l'épaule.

Elle ressort du salon en grommelant pour elle-même.

Sage. Anna a toujours été une enfant sage, obéissante, discrète. Coincée dans sa robe à corset. Pas un mouvement, pas un mot de trop. Oui mère, bien mère. Élevée à tenir son rang, celui d'une femme qui attend, poliment, front légèrement baissé, le sourire à votre convenance.

Broder, attendre, souper. Souper, attendre, broder. Femme parfaite, femme muette.

À dix-sept ans, Anna aspire à autre chose que cette longue vie d'ennui. Elle regarde ses mains qui s'agitent. Bouger. Elle sent battre son pouls dans ses tempes. Partir. Le sang bout dans ses veines et cherche à s'échapper. Fuir.

Un monstre, indocile, dans un monde étriqué.

Ce soir-là le repas est tristement silencieux. Comme toujours. Seuls le cliquetis des couverts et le son perçant de la sonnette de cuivre, que mère agite sèchement pour commander la suite, bravent ce long tête à tête mutique. Catherine a d'autres chats à fouetter que de converser.

Catherine est « souffrante », toujours, évitons de la contrarier. Anna sait se taire, observer, rester à ses côtés, soupirer. Et s'oublier dans ses yeux âpres et son visage émacié que ne traverse aucun sentiment.

Père, quand allez-vous rentrer ?

Dehors la pluie frappe sur les vitres, comme une veuve inconsolée. Le ciel s'est obscurci sans prévenir,

déposant devant la porte une poignée de corbeaux trop bruyants.

– Mauvais présage, lance Daisy d'une voix morne en débarrassant la table.

Anna jette un dernier regard à travers la vitre. Elle n'y voit que son reflet troublé par l'inquiétude. Quittant la table, Anna emprunte directement le grand escalier, pénètre rapidement dans sa chambre et ferme le verrou de la porte à double tour.

Les petites moustaches